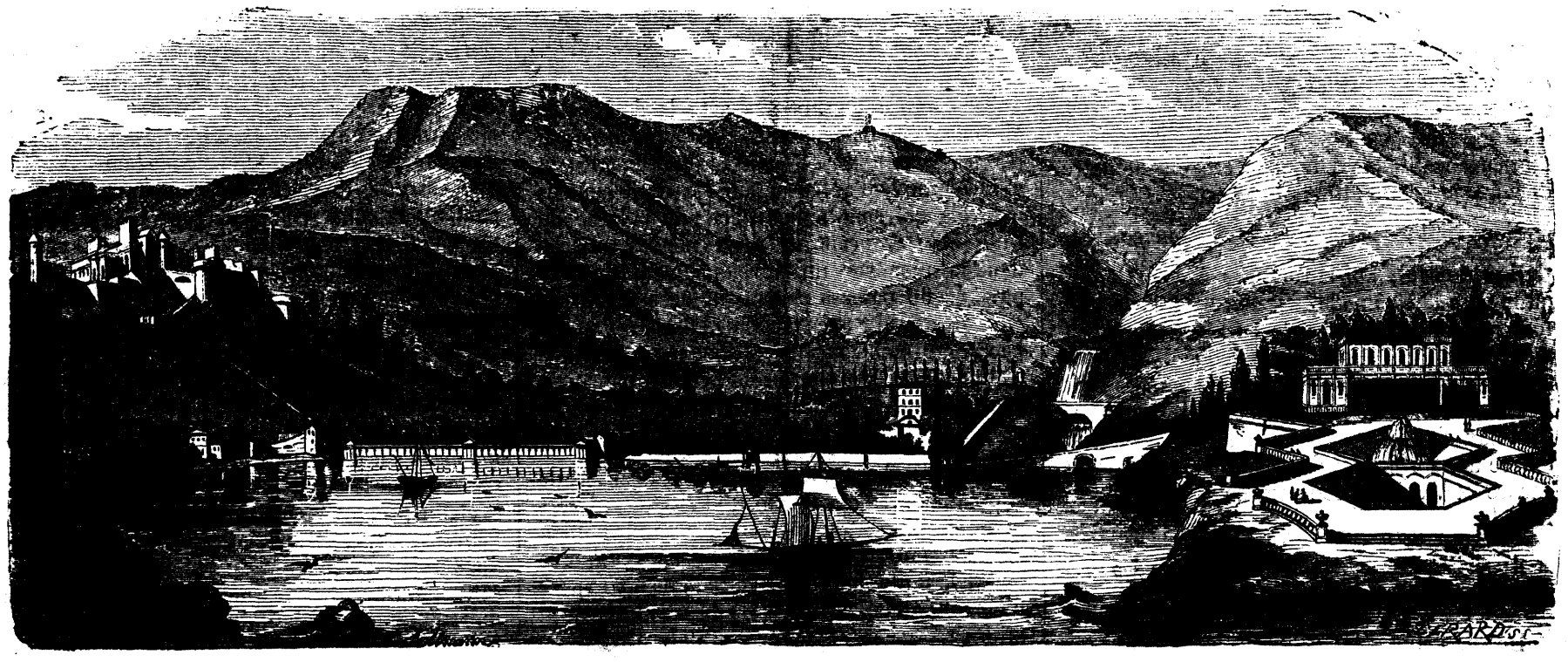
Première Année

N° 10.

L'EDEN

Dimanche

1er Août 1858



LITTÉRATURE

JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :
UN AN. . . . . 12 francs
SIX MOIS . . . . . 6 »
TROIS MOIS. . . . . 3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur en chef, et pour l'administration, au Gérant, à Monaco (Principauté).

ANNONCES. . . . 25 cent. la lign
RÉCLAMES. . . . 50 » »
FAITS MONACO. . . 1 franc »

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 25 AU 31 JUILLET.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR. 8 heures	2 heures	6 heures	ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR. 8 heures	2 heures	6 heures	ÉTAT de l'atmosphère
25 Juillet	19 »	21 »	20 5	beau	29 Juillet	18 5	19 5	18 »	Nuageux
26 Juillet	20 »	22 »	19 »	id.	30 Juillet	19 »	21 »	17 5	Beau
27 Juillet	18 5	21 5	18 »	Vent	31 Juillet	19 5	21 5	19 «	id.
28 Juillet	18 »	20 »	19 »	Pluie					

Monaco, 27 Juillet 1858.

Plusieurs ordonnances souveraines viennent d'être promulguées, savoir :

Ordonnance réglant les attributions du comité et du directeur des travaux publics.

—

Ordonnance nommant membres du comité des travaux publics pour trois ans :

MM. le comte de St-Andéol, président ;
le lieutenant-colonel Antoine Bellando, vice-président ;
le chev. Melon, maire ;
Jean Bellando, receveur des domaines,
Florence, capitaine du génie ;
J.-B. Muratore, propriétaire ;
Rauderon, capitaine du port.

Ordonnance déterminant les clauses et conditions générales qui doivent être imposées aux entrepreneurs des travaux publics.

—

Ordonnance nommant chevalier de l'ordre de St-Charles M. le baron de Witzloben, gentilhomme de la chambre de S. A. R. le duc de Nassau.

On lit dans la *Terre Promise* du 30 Juillet :

« Nous apprenons que M. l'Administrateur des domaines de S. A. S. le Prince de Monaco, à l'occasion de la formation d'une société ayant pour but l'exploitation du cap Martin, situé sur le territoire de Roquebrune, vient d'adresser aux directeurs et gérants de cette entreprise une opposition ou protestation, attendu que la forêt du cap Martin fait partie du domaine privé du Prince, ayant été acquise des hospices de Nice par le Prince Honoré V, ainsi qu'il résulte d'un acte de vente passé devant le notaire Barralis en date du 18 août 1822.

Cette forêt, comme tous les biens particuliers du Prince de Monaco, a été mise sous le séquestre en 1848, par suite des évènemens survenus à Menton et l'on ne s'explique pas pourquoi le gouvernement sarde a maintenu ce séquestre pendant plus de dix ans.

Quant à la commune de Roquebrune elle a cru pouvoir prendre possession de cette propriété et en disposer récemment en faveur d'une Société qui a l'intention de la défricher et d'y faire des constructions.

L'on assure que M. le Comte de Cavour vient d'être saisi diplomatiquement de cette affaire.

LE PORT DE MONACO

Il y a parmi les richesses sans nombre qu'on constate dans la Principauté et dont l'exploitation artistique est desormais entreprise, une source très-sérieuse pour elle de bien-être, sur l'importance de laquelle nous croyons de notre devoir d'appeler l'attention.

Nous voulons parler du port de Monaco.

Il est le seul, sur la route de Nice à Gênes, qui puisse offrir un abri sûr aux navires de tout tonnage, et l'excellence de sa position n'avait point échappé autrefois à l'œil d'aigle des Romains, qui le connaissaient sous le nom de Port Hercule *(Portus Herculis Monœci)*. L'Empereur Pertinax fit bâtir à la pointe S. E. de son entrée une forteresse dont les ruines subsistent encore et Virgile y consacra deux vers de son Enéide:

Aggeribus socer Alpinis atque arce Monœci
Descendens...,.....

Défendu contre les vents du Nord par le cap des Spélugues ou Elysée-Alberti que les Alpes protégent lui-même, il est séparé de la grande mer par la ville de Monaco dont l'élévation de trois cents pieds sur un roc formidable le protège en entier contre les raffales du Sud ; et les plateaux divers qui descendent de la Turbie jusqu'à la Condamine, où des bois d'orangers et des champs de violette parfument son rivage, le ferment à l'ouest.

On conçoit de suite sa merveilleuse situation. C'est à l'Est qu'il s'ouvre sur la mer.

On compte 450 mètres d'une pointe à l'autre de son entrée, 500 mètres au fond et dans toute sa largeur, et une longueur de 600 mètres de son rivage à sa sortie. Deux cents navires de tout tonnage peuvent s'y abriter facilement. Le sondage en a été effectué en 1845 par MM. Le Bourgignon-Duperré et Bégat Ingénieurs-hydrographes de la marine française ; les profondeurs suivantes ont été constatées : à son entrée par la pointe Est, à cent mètres du fort Antoine (route de Nice) 79 mètres, à égale distance de la pointe de l'Elysée-Alberti 65^{m}. Sur la ligne des deux pointes d'entrée : 16 mètres, 27^{m} 29^{m}, 36^{m}, 39^{m}, 11^{m}. De la tour de la quarantaine où se trouve le point de relâche, à Ste-Dévote, quai de débarquement de l'administration des Bains pour ses matériaux, 12 mètres, 27^{m}, 25^{m}, 24^{m}, 23^{m}, 17^{m}. Le long de la ligne du Nord dont les rochers descendent à pic dans la mer, la profondeur minimum est de 18 mètres ; elle est de 15 mètres le long de la ligne du Sud dont la pente dans la mer est plus allongée et où se trouve le quai de débarquement. Cette profondeur diminue en approchant du fond du Port; elle est de 5^{m}, à 70^{m} de distance du rivage. Ces 70 mètres de plage d'une pente douce et sablée ont une partie de leur développement occupée par le bel établissement des Bains de mer, le reste de cette grève charmante appartient aux embarcations de pêcheurs, aux chaloupes, aux côtres et autres bâtimens légers qui viennent prendre leur chargement de citrons, d'olives , d'oranges et de fruits de toutes sortes dont le commerce a fait vivre jusqu'ici la ville.

Le mouillage est un des plus sûrs qu'on connaisse. Fonds de rochers surchargés de detritus ou poussière de sable recouverte de varechs. L'ancre y mord et s'y enfonce, et les rares gros-temps dont les contre-coups se sont fait sentir à son entrée n'en n'ont jamais fait deraper la plus fraîchement mouillée.

Tels sont les avantages actuels du Port de Monaco. Si nous supposons maintenant un quai établi à la suite du quai actuel (fort insuffisant et incommode d'ailleurs), sur les enrochemens naturels qui sont à fleur d'eau de la ligne du Sud, et s'avançant de deux mètres environ dans la mer sur un développement de 300 plus de 60 navires pourraient accoster *bord à quai* de ce côté avec la même sûreté qu'au débarcadère établi sur son trajet par l'Administration des Bains pour le service des bâteaux à vapeur, c'est-à-dire avec 15 mètres d'eau en moyenne sous la quille du bâtiment.

Une jetée de 60 mètres seulement partant de la pointe des ruines Pertinax et s'avançant vers le N. N. E. serait un brise-mer suffisamment efficace contre la houle et le vent d'Est que la légère obliquité du Port à cette ligne n'y expose d'ailleurs qu'en partie, et rendrait la ligne nord du Port aussi sûre que la ligne Sud.

Rien n'empêcherait alors d'établir de ce côté une parallèle de quais de debarquement, des grues, des magasins. Les places en sont toutes marquées. On pourrait même élever non loin de la chapelle Ste-Dévote des cales de radoub et de construction. — On ne saurait oublier à ce point de vue, que 300 mètres de terrain en pente douce et plate s'etendent entre le fond du Port et la montagne proprement dite.

De tels travaux seraient le complement de ce bassin où la nature a tout préparé et feraient de Monaco un succursale importante de Nice. Leur projet loin de paraître chimerique, ressort dans toute son utilité si l'on songe au chemin de fer de Nice à Gênes dont le débarcadère a sa place marqué à Ste-Dévote même, à deux pas du rivage et dont les trucs pourraient s'avancer jusqu'aux grues tournantes des bâtimens en décharge.

Le Port de Monaco est donc à la hauteur de tout avenir qu'on voudrait y réaliser.

C'est le seul mouillage avons-nous dit, que les bâtimens puissent trouver sur cette ligne, et la sûreté de son abri, très-connue d'ailleurs des capitaines au cabotage faisant la côte, est trop à signaler pour que nous négligions plus longtemps de le faire.

Les bâtimens français y jouissent des mêmes franchises que dans les ports de France.

Nous ne donnons pas à la légère ces renseignemens. La source où nous les avons puisés et quelque expérience personnelle des attérrissages sont notre garantie de leur exactitude.

EUSÈBE LUCAS.

Lettre Parisienne.

SOMMAIRE. — Paris et la Province. — Madame Sand dans une poche. — Un bocal de prunes et le crâne de M. Michel Chevalier. — La rivière de mon village et le ruisseau de la rue du Bac. — Mes amours en province. — Madame Bovary en campagne, Monsieur Bovary en morceaux. — Nouveautés littéraires. — Ne croyez pas à la probité des cochers.

C'était.... Il y a longtemps, à neuf heures moins cinq dans la cour des Messageries au fond de la province. J'avais seize ans, un portefeuille d'aspirant ministre sous le bras, un Lamartine dans une poche, un volume de Madame Sand et une carcasse de poulet cuit dans l'autre ; pour contenir le tout, romancier, poète et volaille, un habit vert monumental dont les manches étaient trop longues, la taille trop courte, et dont les basques où l'on avait creusé d'immenses réservoirs finissaient.... ou plutôt ne finissaient pas. Le collet et les parements étaient encore humides des larmes de mes grands parents qui avaient pleuré cinq heures sur le velours. On ne voulait pas me laisser partir. On me disait sur Paris des choses à faire dresser les cheveux sur la tête, — qu'on n'y portait pas de bretelles, — qu'on y faisait le lait avec des cervelles de cheval arabe, — qu'en plein midi on vous volait votre gilet de flanelle sur la peau, sans que vous ayez le temps de faire *ouf*. Mais moi qui ne courais qu'après les émotions ardentes, je n'avais pas pâli au recit de ces dangers, et j'avais déjà le quart de mes basques dans la diligence que l'on me faisait encore des observations. Il fallut pourtant se séparer. Ma mère me donna encore un baiser, encore un saucisson ; mon oncle me suspendit au cou une gourde pleine de Rhum : « — Ne le bois pas, me dit-il, tu ne trouveras jamais son pareil. » Des notables de la ville qui m'avaient fait la conduite, me serraient la main, en me glissant, celui-ci un lièvre, celui-là un paire de bottes, le dernier un bocal de fruits à l'eau-de-vie, le tout avec l'adresse à la queue, au talon et au ventre. Si je me souviens bien, le lièvre et les souliers qui sont faits pour marcher arrivèrent à destination; Quant au bocal, un jour de mardi-gras, cinq ans après, C... et moi, nous le debouchâmes et nous fîmes pleuvoir des prunes sur le crâne de M. Michel Chevalier qui passait, genou découvert, dans la cour.

Vous le voyez, cher lecteur, je suis des votres, un grand homme de province à Paris, ni plus ni moins. Si vous saviez quel charme je trouve, après quinze ans de cette vie fièvreuse qu'on méne autour du Panthéon et de la Bourse, à causer avec vous qui, comme moi, êtes né loin du tumulte de la grande cité. Aussi ma plume est-elle à l'aise ce matin ! D'ordinaire elle fait comme les enfants de mon village qui ont manqué la classe pour aller se baigner dans la rivière bleue bordée de saules verts. On s'est déshabillé, on a suspendu sa casquette et sa blouse au buisson voisin, il faut entrer dans l'eau. On met l'ongle du petit doigt, puis l'ongle du gros, on enfonce hardiment le talon, on se mouille un peu les épaules, on rajuste son caleçon, enfin on a de l'eau jusqu'aux genoux, patatras ! on y est jusqu'au cou. Ma plume aussi n'ose pas ; elle mouille le bout de ses lèvres de fer, boit un coup, se ravise et mon index a déjà des airs de nègre marron, que je n'ai fait encore sur le papier que des pâtés tant j'ai peur de faire des brioches, — et de perdre mon caleçon ! Mais aujourd'hui je pique bravement une tête dans le passé ; la plume que j'ai prise est neuve et je vous donne l'étrenne de sa barbe à vous, mes anciens amis et mes jeunes amours, que j'ai laissés là-bas au milieu des roses, dans le

fond du jardin, pour venir me loger rue du Bac et courir la prétentaine tout le long du fameux ruisseau. Oh! je crois bien que c'est fini. Paris ne me lachera pas; j'y mourrai sans doute et une foule immense accompagnera mon convoi. Des hommes de lettres viendront, par procuration, prononcer des discours sur ma tombe et l'on ira faire sauter le lapin des morts au restaurant voisin en parlant de mes vertus. Mais j'aime toujours ma province. Sur cette feuille de papier blanc, avant d'écrire, j'ai dessiné comme des nez à la classe de dessin, la maison où je suis venu au monde, et j'ai fait un rond pour marquer la fenêtre de la petite chambre où j'ai lu en cachette les premiers vers et griffonné des lettres brûlantes pour les demoiselles du pensionnat en face.

Oh ! je ne vous mens pas. Je me suis promené autour de la préfecture dans les rues désertes où les pavés ont de la barbe verte, où les chats seuls viennent se peigner au soleil, de ces bons chats qu'on traite là-bas comme des amis et à Paris comme des lièvres. Je les vois d'ici ces maisons, calmes comme des couvents; toutes les fenêtres sont fermées; des rideaux blancs cachent au chroniqueur de l'endroit les secrets du ménage. Il y a pourtant par là une petite fente par laquelle l'œil plonge dans le salon triste et vous voyez à côte de sa mère une enfant de seize ans, toute fraîche et toute coquette, penchée sur son ouvrage. Fleurs toujours enfermées, on a peur que, loin du monde, dans le coin du salon, leurs joues se fanent et leur front s'attriste. Mais elles grandissent sous l'œil de leur mère, comme les roses sous le soleil, et elles sont vives et elles sautent et elles dansent ! Le dimanche comme on s'en donne ! On détrousse les arbres on casse les branches. on croque les pommes, on fait enrager les petits garçons en attendant qu'on fasse enrager son petit mari.

J'ai rencontré sur la grande route madame Bovary, allant promener sous les franges de son ombrelle voyante, ses ennuis et ses rêves coupables ; comme Justin, moi aussi, quand j'étais dans l'enregistrement, je l'ai regardé le matin se peigner et j'ai pensé à l'enlever après avoir coupé son mari en morceaux et l'avoir déposé à la gare de Lyon *(recommandée)*. Mais rentrons, si vous voulez, par cette porte au cœur de Paris et suivez-moi.

Avez-vous jamais fait un visage à l'auteur de *Madame Bovary*, chère lectrice? Vous vous figurez, je parie, un homme petit, teint pâle, cheveux longs, nerveux (toujours nerveux !), figure ravagée. Il est rouge comme un marchand de vin, cinq pieds, six pouces, la quarantaine, des moustaches comme les pinceaux de Doré, une tête de sergent instructeur pas instruit, et pourtant quelque chose de noble dans la physionomie. On voit que la douleur a passé par là.

Mais que vous importe la tournure d'un écrivain ? Ce que vous attendez de moi, n'est-ce pas ? c'est le bulletin exact des nouveautés littéraires de la quinzaine. Il est maigre pour cette fois, nous sommes en morte saison, comme disent les marchands.

M. Jules de la Madelène rentre à *la Revue des Deux-Mondes*, avec un roman de sept feuilles à la main, sept feuilles de laurier, croyez-moi. Qui ne se souvient, si ses yeux sont tombés sur la *Revue* depuis deux ans, de ces pages empreintes d'élévation et de grandeur qu'a signées le jeune romancier, le comte *Alghiera*, - celui qui laisse tout mourir, joies promises, espérances reçues, amour et fortune, sans un regret, sans un remords; il a garde l'indépendance de son âme, trésor plus cher que tous les biens, que l'on n'arrache pas aux généreux et qui les fait plus riches que les plus heureux dans le monde ! C'était un Italien et une Anglaise qui remplissaient ce livre de vingt pages ; c'est au cœur de Paris cette fois que se tiennent les héros du nouveau roman. J' en parlerai dès qu'il aura paru ; je vous parlerai en même temps de l'auteur, un comte Alghiera, lui aussi, un esprit ferme, une âme libre, et dont la plume est aussi pure que l'épée de son héros.

Revenons à la petite chronique de la semaine. Il parait que MM. les cochers sont toujours en colère ; la restauration de l'ancien régime ne les a pas désarmés. En attendant qu'on fasse justice des bourgeois, la Prefecture de police vient de fonder un prix de trois cents frans en faveur des cochers fidèles. Ne pouvant stimuler leurs chevaux, l'administration essaye de stimuler leur probité, c'est un compensation. Quoi qu'il en soit l'appât de la récompense a éveillé les convoitises ; entre le fiacre et le coupé c'est un tournoi de délicatesse et de restitutions quotidiennes. Depuis quelque temps, l'un de ces messieurs se livrait à une veritable orgie de probité. C'était tous les jours quelque porte-monnaie oublié, quelque châle trouvé sous la banquette, quelque parapluie laissé dans un coin de son véhicule. Le conseil des récompenses allait lui décerner le prix tout d'une voix, lorsqu' un concurrent éliminé et jaloux découvrit le pot aux roses. L'Automédon et quelques uns de ses amis avaient formé une société, mettant en commun leurs montres, leurs chaînes leurs porte-monnaie et autres bimbeloteries. Tous les jours un des lots de la collection était porté à la préfecture comme objet trouvé et réclamé le lendemain par un soi-disant bourgeois qui s'empressait de rendre un témoignage éclatant de la probité du cocher. A la fin de l' année chacun aurait repris son apport social et on se serait partagé les dividendes. Voilà ce qui s'appelle faire de la commandite à l'heure et à la course !

CHRONIQUE LOCALE

La route ouverte par l'administration des Bains et conduisant de la plage à l'Elysée-Alberti est terminée ; elle sert maintenant au transport des matériaux du nouveau Casino dont les constructions grandissent à vue d'œil.

—

M. le Vice-Consul de France a remis au nom du Gouvernement de l'Empereur, la médaille de Ste-Hélène à :

MM. Melon, officier français en retraite, chevalier de la Légion-d'Honneur et maire de Monaco.

Bellando, officier français en retraite et ancien gouverneur dé la Principauté.

Ollivié, officier français en retraite et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Gastaud, Boisson et Ollivié, anciens militaires de l'empire.

Un paysagiste de talent, *M. Pessonneaux*, venant d'Italie et rentrant en France n'a pas voulu passer devant Monaco sans visiter notre charmant pays d'où il emporte quelques ébauches et quelques études. — M. Pessonneaux qui a séjourné parmi nous pendant plusieurs semaines a bien voulu, avant son départ, nous communiquer la riche moisson qu'il a faite dans nos environs. Parmi les remarquables ébauches de cet artiste nous avons admiré plusieurs paysages-marines dans lesquels le peintre a tiré un parti on ne peut plus heureux de notre belle nature si riche, si vivace et si brillamment éclairée. — Nous prédisons surtout un grand succès à une vue prise sur la route du cap d'*Aglio* ; en effet cette ravissante toile suffirait, à elle seule, à créer la réputation d'un peintre moins connu que M. Pessonneaux.

Les artistes qui voyagent, sac au dos et palette en main, à travers l'Italie ne doivent pas oublier Monaco dans leurs artistiques pérégrinations. Nous leur signalons nos délicieux rivages comme pouvant, à la fois, leur offrir la nature la plus riante et la plus pittoresque au milieu de laquelle s'élèvent des constructions qui rappellent l'Orient et l'Afrique: Vieilles empreintes des pas Sarrazins.

Si nous n'avions devant les yeux l'original d'un des points pris par M. Pessonneaux (place du palais Grimaldi, maison du Consulat de France) nous eussions cru trouver dans les cartons de cet artiste une vue du Maroc, d'Alger ou de Tunis : même nature, même lumière, même chaleur dans les tons avec entourage de palmiers, de cactus, d'aloès et de figuiers ; ajoutez à tout cela un *Boab* fumant gravement son Tchibouck sur le pas de la porte et vous aurez un *Decamps*.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (*)

LÉONIE

IV.

« Cauteretz, août.

» Pardonne-moi, Paul, d'être resté six semaines sans répondre à tes lettres. Il m'était impossible d'écrire. En m'envoyant dans les Pyrénées, les médecins comptaient probablement sur les distractions de la vie des eaux et sur l'aspect grandiose des montagnes pour vaincre la torpeur physique et morale contre laquelle leur science échouait depuis longtemps ; mais la nature ne dit rien aux cœurs vides. Je demeurais froid, indifférent, ennuyé, devant les plus magnifiques paysages. Ceux qui me voyaient marcher nonchalamment sur le bord des précipices, ou errer, toujours seul, au fond des vallées, disaient peut-être : « Voilà un amant qui songe à sa maîtresse ou un poète qui songe à sa gloire. » J'étais tout simplement un mort qui n'avait ni le courage, ni le désir de revivre ; bien plus, je ne croyais pas à la vie. Si deux amans ou deux époux passaient près de moi le front rayonnant, je ne les enviais pas, je les assignais pour le lendemain devant le malheur, et je souriais amèrement à leur illusion présente. Mais aujourd'hui je vis, j'admire, je crois à l'art, à la gloire, à l'amour. Je travaille !... Ce mot-là te dit tout.

» Te rappelles-tu les longues heures que nous avons passées dans ma mansarde à définir la femme qui devait nous ouvrir le monde de l'art

(*) Voir les numéros 4, 5, et suivans de l'*Eden*

et nous donner le bonheur? Il faut qu'*elle* soit belle, disions-nous, belle de cette beauté qui tient autant de l'esprit que de la matière, et qu'une idée, un sentiment, une sensation suffisent pour transfermer. L'artiste se dégoûterait de son rêve et perdrait la force de le réaliser, s'il n'en voyait pas le reflet sur le visage de celle qu'il aime. En exprimant cette opinion, tu te laissais quelquefois entraîner jusqu'au blasphème. « Si les vierges de Raphaël étaient là, vivantes, près de moi, ajoutais-tu, mon imagination s'engourdirait, et je deviendrais incapable de produire, parce qu'il m'est impossible de supposer sur ces divins visages une autre expression que l'expression fixée par le pinceau du maître, la douceur. » *Elle* devait tout comprendre, s'enivrer des pensées les plus hautes, les plus fortes, les plus généreuses : n'est-ce pas un supplice que de laisser sur la terre la meilleure moitié de soi-même quand on s'envole dans le ciel ? — *Elle* aurait une volonté droite, inflexible, et l'éloquence qui persuade : il y a tant d'écueils, de tentations dans la vie de l'artiste ! — Nous lui voulions aussi les langueurs rêveuses de la jeune fille, les caprices inexpliqués et le doux babil de l'enfant, les raffinemens de langage que donne l'habitude du monde, les séductions de la coquetterie, la science de la toilette : un mot qui vous choque, un choix de couleurs qui vous blesse, peuvent faire manquer un chef-d'œuvre. Quand nous avions animé notre rêve, nous nous prosternions devant lui et nous l'adorions ; mais une pensée soudaine nous faisait bientôt pâlir. Une femme ainsi douée voudra-t-elle être belle, intelligente, tendre, spirituelle, coquette pour un seul homme? Renoncera-t-elle sans regret aux plaisirs, aux succès qu'elle pourrait si aisément obtenir, pour s'associer à une existence pleine de rudes labeurs, de chutes douloureuses, de triomphes contestés? Saura-t-elle compatir aux angoisses de l'enfantement intellectuel, elle qui n'aurait qu'à se montrer pour exciter l'admiration et l'amour ? Saura-t-elle, aux heures où l'artiste se passionne pour son œuvre, écouter ses divagations enthousiastes, sans qu'un sourire ou une phrase ironique vienne glacer l'inspiration dans le cerveau ou arrêter la main qui tient le pinceau ou la plume? trouvera-t-elle les paroles qui conjurent le découragement et le doute? — Nous posions ces questions sans jamais oser les résoudre. Eh bien ! mon ami, elle existe, cette femme idéale ! L'*inspiratrice* et la *consolatrice*, elle existe, et je l'ai rencontrée.

« Ecoute-moi. J'avais gravi à pied, sous un soleil brûlant, l'une des plus hautes montagnes des environs. Avant d'arriver au sommet, j'étais fatigué ; pour trouver un peu d'ombre, je m'étendis derrière des rochers qui bordaient le sentier que je venais de parcourir. Je commençais à m'assoupir, quand une voix mélodieuse, argentine, arriva jusqu'à mon oreille; j'avançai la tête, et j'aperçus à quelques pas de moi un vieillard et une femme, que je pris d'abord pour une jeune fille, montés sur les petits chevaux du pays. Le vieillard pouvait avoir soixante-dix ans, sa tournure était encore noble et imposante, sa figure portait tous les caractères des races aristocratiques. La jeune femme était blonde, délicate, presque aerienne. Sous les touffes de plumes grises qui ornaient son chapeau de feutre, ses traits me parurent d'une fraîcheur et d'une animation ravissante. La vue etait admirable en cet endroit, le père et la fille (je devinai à première vue les relations qui les unissaient) mirent pied à terre et confièrent leurs montures à leur guide. Ils échangèrent quelques observations sur la beauté du site, puis je vis le vieillard chanceler et tomber à deux pas de l'abime. La jeune femme poussa un cri affreux ; je m'élançai, et j'etais près de son père avant le guide.

« J'avais craint une attaque d'apoplexie; mais ce n'était qu'un violent étourdissement causé par la fatigue et par la chaleur écrasante ce jour-la. Le malade ouvrit les yeux, recouvra peu à peu ses forces, et put bientôt se relever et remonter à cheval. Il me remercia affectueusement, me donna sa carte, sur laquelle je lus : comte Chalzy, et m'engagea à l'aller voir. Il voulait continuer la promenade; mais sa fille insista pour retourner à Cauteretz. Je crus comprendre qu'elle était encore inquiète, et qu'elle désirait que je les accompagnasse.

« Le comte marchait devant la guide. Je me tenais à quelques pas en arrière, près de sa fille. Nous gardâmes longtemps le silence; j'avais perdu l'habitude de causer.

« — Vous êtes toujours seul, monsieur, pourquoi ? me dit tout à coup la jeune femme d'une voix si sympathique, avec un tel regard, que je me sentis troublé jusqu'au fond de l'âme.

« — Je ne sais pas, répondis-je.. C'était la vérité en ce moment; mais conçois-tu que j'aie pu lui faire une aussi sotte réponse? elle dut me croire idiot.

« Elle fit cependant quelques efforts pour ranimer la conversation. Je causai, peut-être même fus-je aimable, moi qui n'avais pas dit quatre paroles de suite depuis deux ans. Cette femme-là est entourée d'une atmosphère particulière.

« Au moment de nous séparer elle me tendit la main et serra la mienne. — Merci, me dit-elle. — Comment te peindre cet accent, ce geste, cette douce pression ? Elle disparut. J'étais un autre homme. Je voyais pour la première fois le pays qui m'environnait, je m'intéressais à tout, je m'aimais moi-même.

« Et depuis ? diras-tu. Depuis, je la vois chaque jour; elle me parle, et je l'accompagne dans ses promenades. Elle se nomme la baronne de Rambert; elle a vingt-deux ans, elle est veuve depuis trois ans déjà; elle ne quitte pas son père, dont la santé exige les plus grands soins. Le comte de Chalzy est un homme très distingué; il a fait lui-même l'éducation de sa fille. Anna sait tout, je crois, quoiqu'il soit impossible d'imaginer que cette jeune femme indolente et rieuse ait jamais étudié Elle est musicienne ; elle fait des croquis à te rendre jaloux. Si tu l'entendais causer! Elle dit, sans paraître y songer, des mots dont la profondeur m'effraie. Une femme comme elle est aussi supérieure à nous que l'intuition est parfois supérieure au raisonnement; notre intelligence est toujours plus ou moins faussée par les formules et par les systèmes, la sienne ne relève que de Dieu. Quand je l'écoute, un monde de pensées et d'images s'éveille en moi ; mon esprit et mon cœur me semblent trop étroits pour embrasser la vie qui circule dans la création, mon existence trop courte pour réaliser mes rêves. Elle m'a ordonné de travailler ; hier, dans la soirée, je lui ai lu quelques pages que j'avais écrites pendant le jour ; elle a pleuré et m'a dit : — C'est beau. — En ce moment, j'aurais soulevé le monde. »

MAX. VALREY.

La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, *Rédacteur — Gérant.*

Les 8, 9 et 10 Août.

FÊTE PATRONALE

DE MONACO

Régates. — Bigue. — Courses d'ânes — Jeux divers

Tir à la Carabine, etc., etc., etc.

GRAND BAL CHAMPÊTRE

N. B. — *Un bâteau à vapeur partira de Nice pour Monaco dans la matinée de Dimanche.*

(Imp Peleraux et Ce à Monaco (Principaute).

BAINS DE MONACO

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÉGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBOURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du Château *sont ouverts tous les jours* **de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.**

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, DE LECTURE ET DE JEUX.

JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.

Tous les soirs à **8** heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin *départ de* l'Omnibus *de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers.*